

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LXXV. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794

feront conservés longtems. J'ai des événemens sans nombre à vous raconter, & peut-être fort peu de tems pour les écrire. Cependant il faut que je commence par les alarmes où l'insolente Betty a trouvé le moien de me jeter, en m'apportant le compliment de Solmes ; quoique je fusse dans un état, si vous vous souvenez de ma dernière lettre, qui n'avoit pas besoin d'être aggravé par de nouvelles surprises.

Mifs, Mifs, Mifs, s'est-elle écriée, de la porte de ma chambre, les bras levés & tous les doigts étendus ; vous plaît-il de descendre ? Vous allez trouver tout le monde en belle & pleine assemblée, je vous assure : & que vous dirai-je de M. Solmes ? Vous l'allez voir magnifique, comme un Pair de la Grande-Bretagne, avec une charmante perruque blonde, les plus belles dentelles du monde, un habit galonné d'argent, une veste des plus riches & du meilleur goût tout-à-fait bien, en vérité. Vous ferez surprise du changement. Ah ! Mifs, en secouant la tête, quelle pitié que vous vous soiez si fort emportée contre lui ! Mais vous savez fort-bien comment il faut s'y prendre pour reparer le passé : j'espère qu'il ne fera point encore trop tard.

Im-

donné apparemment de m'irriter par ce prélude, pour me mettre hors d'état de paroître avec une modération qui auroit pû m'attirer la pitié de mon oncle.

Mon Dieu, Mifs, comme votre teint s'échauffe ! m'a répondu l'insolente : & prenant mon évantail, que j'avois quitté ; voulez-vous que je vous donne un peu d'air ?

Trêve d'impertinence, Betty. Mais vous dites que toute la famille est avec lui : sâvez-vous, si je dois paroître devant toute cette assemblée ?

Je ne saurois vous dire s'ils demeureront lorsque vous arriverez. Il m'a semblé qu'ils pensoient à se retirer quand j'ai reçu les ordres de M. Solmes. Mais quelle réponse lui porterai-je de votre part ?

Dites-lui que je ne puis descendre Attendez néanmoins Ce fera une affaire finie : dites que je descendrai j'irai je descendrai à l'instant . . . dites ce que vous voudrez, tout m'est égal. Mais rendez-moi mon évantail, & ne tardez pas à m'apporter un verre d'eau.

Elle est descendue. Pendant tout le tems, je n'ai fait que me servir de mon évantail. J'étois toute en feu, & dans un combat terrible avec moi-même. A son retour, j'ai bû un grand verre d'eau. Enfin, pendant l'espé-

l'espérance de me composer mieux, je lui ai dit de marcher devant moi, & j'ai suivie avec précipitation; les jambes si tremblantes, que si je n'avois pas un peu pressé ma marche, je doute que j'eusse pu faire un pas. O ma chere amie! quelle pauvre machine que le corps, lorsque l'ame est en désordre!

La salle, qu'on nomme mon parloir, a deux portes. Au moment que je suis entrée par l'une, mes amis sont sortis par l'autre, & j'ai apperçu la robe de ma sœur, qui sortoit la dernière. Mon oncle Antonin s'étoit retiré aussi; mais il n'a pas tardé à reparoître, comme vous allez l'entendre. Ils sont demeurés tous dans la salle voisine, qui n'est séparée de mon parloir que par une légère cloison. Ces deux pièces ne faisoient autrefois qu'une seule salle, qui a été divisée en faveur des deux sœurs, pour nous donner le moien, à chacune, de recevoir librement nos visites.

M. Solmes s'est avancé vers moi, en se courbant jusqu'à terre. Sa confusion étoit visible dans chaque trait de son visage. Après une demi-douzaine de *Mademoiselle*, dont le son étoit comme étouffé, il m'a dit, qu'il étoit très-fâché..... qu'il avoit une douleur extrême..... que c'étoit un grand malheur pour lui..... là, il s'est arrêté,



fans pouvoir trouver sur le champ le moiën d'achever sa phrase.

Son embarras m'a donné un peu plus de présence d'esprit. La poltronerie d'un adversaire réleve notre courage ; j'en ai fait l'expérience dans cette occasion : quoiqu'au fond, peut-être, le nouveau brave soit encore plus poltron que l'autre.

Je me suis tournée vers une des chaises, qui étoient devant le feu, & je me suis assise, en me rafraichissant de mon éventail. A présent, que je me le rappelle, il me semble que c'étoit prendre un air assez ridicule. J'en aurois du mépris pour moi-même, si j'étois capable de quelque bon sentiment pour l'homme qui étoit devant moi : mais que dire, dans le cas d'une si sincère aversion ?

Il a touffé cinq ou six fois, qui ont produit une phrase complete : je devois, a-t-il dit, m'appercevoir de sa confusion. Cette phrase en a produit deux ou trois autres. Je m'imagine qu'il avoit reçu des leçons de ma tante ; car son trouble, a-t-il repris, ne venoit que de son respect pour une personne aussi parfaite assurément . . . & dans cette disposition, il espéroit, il espéroit, il espéroit (il a espéré trois fois, avant que d'expliquer de quoi il étoit question)
que

que je serois trop généreuse, la générosité étant mon caractère, pour recevoir avec mépris de si..... de si..... de si véritables preuves de son amour.

Il est vrai, Monsieur, lui ai-je répondu, que je crois vous voir dans une sorte de confusion ; & j'en tire l'espérance que cette entre-vûe, quoique forcée, pourra produire des effets plus heureux que je ne me l'étois promis.

Il a recommencé à tousser, pour animer un peu son courage ! „ Vous ne sauriez vous „ imaginer, Mademoiselle, qu'il ait au „ cun homme assez aveugle sur *vos mérites*, „ pour renoncer aisément à l'approbation & „ au soutien dont il est honoré par votre di „ gne famille, pendant qu'on lui donnera „ l'espérance que par sa persévérance & son „ zèle, il pourra quelque jour obtenir *l'a „ vantage de votre faveur*.

Je ne comprends que trop, Monsieur, que c'est sur cette approbation & ce soutien que vous fondez votre espérance. Il seroit impossible autrement qu'avec un peu d'égard pour votre propre bonheur, vous fussiez capable de résister aux déclarations que votre intérêt, comme le mien, m'a forcée de vous faire de bouche & par écrit.

„Il avoit vû, m'a-t-il dit, plusieurs ex-
 „emples de jeunes Demoiselles, qui après
 „avoir marqué beaucoup d'aversïon, s'étoi-
 „ent laissées engager, les unes par des mo-
 „tifs de compassion, d'autres par la perfua-
 „sion de leurs amis, à changer de senti-
 „mens, & qui dans la suite n'en avoient pas
 „été moins heureuses. Il espéroit que je
 „daignerois lui faire la même grace.

Quoiqu'il ne soit pas question, Monsieur,
 de complimens dans une occasion de cette
 importance, je regrette de me voir dans la
 nécessité de vous parler avec une franchise
 qui peut vous déplaire. Apprenez donc
 que ma repugnance est invincible pour vos
 soins. Je l'ai déclarée avec une fermeté qui
 est peut-être sans exemple. Mais je crois
 qu'il est sans exemple aussi, que dans la si-
 tuation où je suis née, une jeune personne
 ait jamais été traitée comme je le suis à votre
 occasion.

„On espère, Mademoiselle, que votre
 „consentement pourra s'obtenir avec le
 „tems. Voilà l'espérance. Si l'on se trom-
 „pe, je serai le plus misérable de tous les
 „hommes.

Vous me permettrez, Monsieur de vous
 dire que si quelqu'un doit être misérable, il
 est

est plus jufte que vous le foiez feul, que de vouloir que je le fois avec vous.

„ On peut vous avoir fait, Mademoifelle,
„ des rapports à mon défavantage. Chacun
„ a fes ennemis. Aiez la bonté de me faire
„ connoître ce qu'on vous a dit de moi : j'a-
„ vouerai mes fautes, & je m'en corrigerai ;
„ ou je faurai vous convaincre qu'on m'a
„ noirci injuftelement. J'ai fû auffi, que vous
„ vous étiez offenfée de quelques mots qui
„ me font échappés, fans y penfer peut-
„ être ; mais je fuis sûr de n'avoir rien dit
„ qui ne marque le cas que je fais de vous,
„ & la réfolution où je fuis, de perfifter auf-
„ fi longtems que j'aurai de l'efpérance.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur ; j'ai appris quantité de chofes qui ne font point à votre avantage, & je n'ai pas entendu avec plaifir les mots qui vous font échappés : mais comme vous ne m'êtes & ne me ferez jamais rien, je n'ai pris aucun intérêt aux chofes, & les mots m'ont peu touchée.

„ Je fuis fâché, Mademoifelle, que vous
„ me teniez ce langage. Il eft certain, que
„ vous ne m'avertirez d'aucune faute, dont
„ je n'ai la volonté de me corriger.

Eh-bien, Monsieur, corrigez-vous donc de celle-ci : ne fouhaitez pas qu'on em-
ploie

plioie la violence pour forcer une jeune personne sur le point le plus important de sa vie, par des motifs qu'elle méprise, & en faveur d'un homme qu'elle ne peut estimer; tandis que par ses propres droits elle est assez bien partagée pour se croire supérieure à toutes les offres, & que par son caractère, elle est contente de son partage.

„ Je ne vois pas, Mademoiselle, que vous
 „ en fussiez plus heureuse, quand je renon-
 „ cerois à mes espérances; car...

Je l'ai interrompu: c'est un soin, Monsieur, qui ne vous regarde pas. Faites cesser seulement vos persécutions; & si, pour me punir, on juge à propos de susciter quelqu'autre homme, le blâme ne tombera pas sur vous. Vous aurez droit à ma reconnaissance, & je vous en promets une très-sincère.

Il est demeuré en silence, d'un air extrêmement embarrassé; & j'allois continuer avec plus de force encore, lorsque mon oncle Antonin est entré. „ Allise en Reine, qui donne majestueusement ses audiences? Pourquoi cette humble posture, cher M. Solmes, pourquoi cette distance? „ J'espère qu'avant la fin du jour je vous verrai ensemble un peu plus familiers.

Je

Je me suis levée, aussi-tôt que je l'ai aperçu ; & baissant la tête, un genou à demi plié ; recevez, Monsieur, les respects d'une nièce qui s'afflige d'avoir été privée si long-tems de l'honneur de vous voir : souffrez qu'elle implore votre faveur & votre compassion.

„ Vous aurez la faveur de tout le monde ,
„ ma nièce , lorsque vous penserez sérieuse-
„ ment à la mériter.

Si j'ai pû la mériter jamais, c'est à présent qu'elle doit m'être accordée. J'ai été traitée avec une extrême rigueur. J'ai fait des offres qu'on ne devoit pas refuser ; des offres qu'on n'auroit jamais demandées de moi. Quel crime ai-je donc commis, pour me voir honteusement bannie & renfermée ! Pourquoi faut-il qu'on m'ôte jusqu'à la liberté de me déterminer, sur un point qui intéresse également mon bonheur présent & mon bonheur futur ?

„ Mifs Clary, m'a répondu mon oncle,
„ vous n'avez fait que votre volonté jusqu'à
„ présent : c'est ce qui oblige vos parens
„ d'exercer, à leur tour, l'autorité que Dieu
„ leur a donnée sur vous.

Ma volonté ! Monsieur Permettez-moi de vous demander si ma volonté jusqu'à présent n'a pas été celle de mon pere,
la

la vôtre, & celle de mon oncle Harlove ? N'ai-je pas mis toute ma gloire à vous obéir ? Je n'ai jamais demandé une faveur, fans avoir bien considéré s'il convenoit de me l'accorder. Et pour marquer à présent mon obéissance, n'ai-je pas offert de me réduire au célibat ? N'ai-je pas offert de renoncer aux bien-faits de mon grand-pere ? Pourquoi donc, mon cher oncle....

„ On ne souhaite pas que vous renonciez
 „ à la donation de votre grand-pere. On ne
 „ demande point que vous préniez le parti du
 „ célibat. Vous connoissez nos motifs, &
 „ nous devinons les vôtres. Je ne fais pas
 „ difficulté de vous dire, qu'avec toute l'af-
 „ fection que nous avons pour vous, nous
 „ vous conduirions plutôt au tombeau que
 „ de voir vos intentions remplies.

Je m'engagerai à ne me marier jamais fans le consentement de mon pere, fans le vôtre, Monsieur, & sans celui de toute la famille. Vous ai-je jamais donné sujet de vous désier de ma parole ? Je suis prête à me lier ici par le plus redoutable ferment....

„ Par le ferment conjugal, voulez-vous
 „ dire ; & bien-tôt avec M. Solmes. Voilà le
 „ lien que je vous promets, ma nièce Clary ;
 „ &

„& plus vous y ferez d'opposition, plus je
„vous assure que vous vous en trouverez mal.

Ce langage, & devant M. Solmes, qui en a paru plus hardi, m'a vivement irritée. Hé-bien, Monsieur, ai-je répondu, c'est alors que vous pourrez me conduire au tombeau. Je souffrirai la mort la plus cruelle, j'entrerais de bon cœur dans le caveau de mes ancêtres, & je le laisserai fermer sur moi, plutôt que de consentir à me rendre misérable pour le reste de mes jours. Et vous, Monsieur, me tournant vers M. Solmes, faites attention à ce que je dis : il n'y a point de mort qui puisse m'effraier plus que d'être à vous, c'est-à-dire, éternellement malheureuse.

La fureur étincelloit dans les yeux de mon oncle. Il a pris M. Solmes par la main, & le tirant vers une fenêtre : „que
„cet orage ne vous surprenne point, cher
„Solmes; n'en aiez pas la moindre inquié-
„tude. Nous savons dequoi les femmes
„sont capables. Et relevant son exhortation par un affreux jurement, le vent, à - t - il
„continué, n'est pas plus impétueux ni plus
„variable. Si vous ne croiez pas votre
„tems mal employé auprès de cette ingrate,
„j'engage ma parole, que nous lui ferons
„*baïsser les voiles!* je vous le promets; &
pour

pour confirmer sa promesse, il a juré encore une fois. Ensuite venant à moi, qui m'étois approchée de l'autre fenêtre, pour me remettre un peu de mon désordre, la violence de son mouvement m'a fait croire qu'il m'alloit battre. Il avoit le poing fermé, le visage en feu, les dents ferrées ;
 „oui, oui, oui, ma nièce, vous serez la
 „femme de M. Solmes: nous saurons bien
 „vous y faire consentir, & nous ne vous
 „donnons pas plus d'une semaine. Il a juré pour la troisième fois. C'est l'habitude, comme vous savez, de la plupart de ceux qui ont commandé sur mer.

Je suis au désespoir, Monsieur, lui ai-je dit, de vous voir dans une si furieuse colère. J'en connois la source: ce sont les investigations de mon frere, qui ne donneroit pas néanmoins l'exemple d'obéissance qu'on exige de moi. Il vaut mieux que je me retire. Je crains de vous irriter encore plus: car malgré tout le plaisir que je prendrois à vous obéir, si je le pouvois, ma résolution est si déterminée, que je ne puis pas même souhaiter de la vaincre.

Pouvois-je mettre moins de force dans mes déclarations, devant M. Solmes? J'étois déjà près de la porte; tandis que se regardant tous deux, ils paroissoient incertains,

tains, s'ils devoient m'arrêter ou me laisser fortir. Qu' aurois-je rencontré dans mon chemin, que mon tiran de frere, qui avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit passé ?

Jugez de ma surprise, lorsque me repoussant dans la chambre, & fermant, la porte, après y être entré avec moi, il m'a saisi la main avec violence : „ Vous retournerez, jolie Miss, vous retournerez, s'il vous plaît. Il n'est pas question d'être *enterrée dans un caveau* ; les *instigations* de votre frere n'empêcheront pas qu'il ne vous rende service. Ange tombé ! (en jettant les yeux de travers, sur mon visage abbatu). Tant de douceur dans cette phisionomie, & tant d'obstination sous cette belle chevelure ! (en me frappant de la main sur le cou). Véritable femme, dans un âge si peu avancé ! Mais faites y bien attention, (en baissant la voix, comme s'il eût voulu garder des bienseances devant M. Solmes) vous n'aurez jamais votre libertin : &, reprénant son premier ton ; cet honête homme aura la bonté d'empêcher votre ruine ; vous bénirez quelque jour, ou vous aurez raison de bénir sa *descendance*. Voilà le terme qu'un brutal de frere n'a pas rougi d'employer.

Il m'avoit menée jusqu'à M. Solmes. Il a pris sa main, comme il tenoit la mienne.
 „ Tenez, Monsieur, lui a-t-il dit ; voici la
 „ main d'une rebelle. Je vous la donne.
 „ Elle confirmera ce don avant la fin de la
 „ semaine, ou je lui déclare qu'elle n'aura
 „ plus de pere, de mere, ni d'oncles, dont
 „ elle puisse se vanter.

J'ai retiré le bras avec indignation.

Comment donc, Mifs ? m'a dit mon impérieux frere.

Comment donc, Monsieur ? Quel droit avez-vous de disposer de ma main ? Si vous gouvernez ici tout le monde, votre empire ne s'étendra pas sur moi, dans un point, surtout, qui me touche uniquement, & dont vous n'aurez jamais la disposition.

J'aurois voulu pouvoir dégager ma main d'entre les siennes ; mais il me la tenoit trop ferrée. Laissez-moi, Monsieur. Vous me blessez cruellement. Votre dessein est-il d'ensanglanter la scène ? Je vous le repète, quel droit avez-vous de me traiter avec cette barbarie ? Il m'a secoué le bras, en jettant ma main comme en cercle, avec une violence qui m'a fait sentir de la douleur jusqu'à l'épaule. Je me suis mise à pleurer, & j'ai porté l'autre main à la partie affligée. M. Solmes & mon oncle l'ont blâmé de cet em-
 por-

empôrtement. Il a répondu, qu'il ne pouvoit résister à son impatience, & qu'il se souvenoit de ce qu'il m'avoit entendu dire de lui avant qu'il fût entré : qu'il n'avoit fait d'ailleurs que me rendre une main, que je ne méritois pas qu'il eût touchée ; & que cette affectation de douleur étoit un de mes artifices.

M. Solmes lui a dit qu'il renonceroit plutôt à toutes ses espérances, que de me voir traitée avec cette rigneur. Il s'est offert à plaider en ma faveur, en me faisant une révérence, comme pour demander mon approbation. Je lui ai rendu grâces de l'intention qu'il avoit de me sauver de la violence de mon frere ; mais j'ai ajouté que je ne souhaitois pas d'avoir cette obligation à un homme, dont la cruelle persévérance étoit l'occasion, ou du-moins le prétexte, de toutes mes disgrâces.

Que vous êtes généreux, M. Solmes ! a repris mon frere, de prendre parti pour cet esprit indomptable. Mais je vous demande en grace de persister. Je vous le demande, pour l'intérêt de notre famille ; & pour le sien, si vous l'aimez. Empêchons-la, s'il se peut, de courir à sa ruine. Régardéz-la. Pensez à ses admirables qualités. Tout le monde les reconnoit, & nous en avons fait



notre gloire jusqu'à présent. Elle est digne de tous nos efforts pour la sauver. Deux ou trois attaques de plus, & je la garantis à vous. Comptez qu'elle récompensera parfaitement votre patience. Ne parlez donc pas d'abandonner vos vûes, pour quelques apparences d'une folle douleur. Elle a pris un ton, que son embarras est de quitter avec les petites graces de son sexe. Vous n'avez à combattre que son orgueil & son obstination. Je vous répons que dans quinze jours, vous ferez aussi heureux *qu'un mari peut l'être.*

Vous n'ignorez pas, ma chere, que c'est un des talens de mon frere, d'exercer ses railleries sur notre sexe & sur l'état du mariage. Il ne donneroit pas dans cette affectation, s'il n'étoit persuadé qu'elle fait honneur à son esprit : comme M. Wyerley, & quelques autres personnes de votre connoissance, & de la mienne, croient s'en faire beaucoup, en cherchant à jeter du ridicule sur les choses saintes : tous égarémens qui partent du même principe. Ils veulent qu'on leur croie trop d'esprit pour être honnêtes gens.

M. Solmés, d'un air satisfait, a répondu présomptueusement „qu'il étoit disposé à „tout souffrir pour obliger ma famille, & „pour

pour me sauver ; ne doûtant point, a-t-il ajouté, que s'il étoit assez heureux pour réussir, il ne fût amplement récompensé.

Je n'ai pû soutenir un traité si offensant : Monsieur, lui ai-je dit, si vous avez quelque égard pour votre propre bonheur (il n'est pas question du mien ; vous n'êtes pas assez généreux pour le faire entrer dans votre système) je vous conseille de ne pas pousser plus loin vos prétentions. Il est juste de vous apprendre qu'avant le traitement que j'ai essuïé à votre occasion, je n'ai trouvé dans mon cœur que de l'éloignement pour vous ; & pouvez-vous me croire les sentimens si bas, que la violence ait été capable de les changer.

Et vous, Monsieur, (me tournant vers mon frere) si vous croiez que la douceur soit toujours une marque de mollesse, & qu'il n'y ait point de grandeur d'ame sans arrogance ; reconnoissez que vous vous êtes une fois trompé. Vous éprouverez désormais qu'une ame généreuse ne doit pas être forcée, & que.... Finissez ; je vous l'ordonne, m'a dit l'impérieux personnage ; & levant les yeux & les mains au Ciel, il s'est tourné vers mon oncle ; entendez-vous, Monsieur ? Voilà cette nièce sans défaut, cette favorite de la famille.

Mon oncle s'est approché de moi, en me parcourant des yeux, depuis la tête jusqu'aux pieds. „Est-il possible que ce soit vous, „Mifs Clary. Tout ce que j'entens vient-il „de votre bouche?

Oui, Monsieur, ce qui paroît faire votre doute est possible : & je ne balance point à dire encore, que la force de mes expressions n'est qu'une suite naturelle du traitement que j'ai reçu, & de la barbarie avec laquelle je suis traitée jusqu'en votre présence, par un frere, qui n'a pas plus d'autorité sur moi que je n'en ai sur lui.

„Ce traitement, ma nièce, n'est venu „qu'après mille autres moiens, dont on a „fait inutilement l'essai.

L'essai ! Monsieur. Dans quelle vûe ? Mes demandes vont-elles plus loin que la liberté de refuser ? Vous pouvez, Monsieur, (en me tournant vers M. Solmes), sans-doute vous pouvez trouver un motif de persévérance, dans la manière-même dont j'ai souffert toutes les persécutions que vous m'avez attirées. C'est un exemple qui vous apprend ce que je suis capable de supporter, si ma mauvaise destinée me forçoit jamais d'être à vous.

Juste Ciel ! s'est écrié Solmes, avec cent différentes contorsions de corps & de visage ;
quelle

quelle interprétation, Mademoiselle, vous avez la cruauté de donner à mes sentimens!

Une interprétation juste, Monsieur, car celui qui peut voir & approuver, qu'une personne pour laquelle il s'attribue quelques sentimens d'estime soit aussi mal-traitée que je le suis, doit être capable de la traiter de même: & faut-il d'autre preuve de votre approbation, que votre persévérance déclarée, lorsque vous savez si-bien que je ne suis bannie, renfermée, accablée d'insultes, que dans la vûe de m'arracher un consentement que je ne donnerai jamais?

Pardon, Monsieur, (en me tournant vers mon oncle) je dois un respect infini au frere de mon pere. Je vous demande pardon de ne pouvoir vous obéir. Mais mon frere n'est que mon frere. Il n'obtiendra rien de moi par la contrainte.

Tant d'agitation m'avoit jettée dans un extrême désordre. Ils commençoient à garder le silence au-tour de moi; & se promenant par intervalles, dans un désordre aussi grand que le miën, ils paroïssent se dire par leurs regards, qu'ils avoient besoin de se retrouver ensemble pour tenir un nouveau conseil. Je me suis assise, en me servant de mon évantail. Le hazard m'ayant placée devant une glace, j'ai remarqué que la couleur



leur me revenoit & m'abandonnoit successivement. Je me sentoïis foible; & dans la crainte de m'évanouir, j'ai sonné, pour demander un verre d'eau. Betty est venue. Je me suis fait apporter de l'eau, & j'en ai bû un plein verre. Personne ne sembloit tourner son attention sur moi. J'ai entendu mon frere, qui disoit à Solmes; artifice, artifice: ce qui l'a peut-être empêché de s'approcher de moi; outre la crainte de n'être pas bien reçu. D'ailleurs j'ai crû m'apercevoir qu'il étoit plus touché de ma situation que mon frere. Cependant, ne me trouvant pas beaucoup mieux, je me suis levée; j'ai pris le bras de Betty: soutenez-moi, lui ai-je dit; & d'un pas chancelant, qui ne m'a point empêchée de faire une révérence à mon oncle, je me suis avancée vers la porte. Mon oncle m'a demandé où j'allois. „Nous n'avons pas fini avec vous. „Ne sortez pas. M. Solmes a des informations à vous donner, qui vous surprendront; & vous n'éviterez pas de les entendre. J'ai besoin, Monsieur, de prendre l'air pendant quelque minutes. Je reviendrai, si vous l'ordonnez. Il n'y a rien que je refuse d'entendre. Je me flatte que c'est une fois pour toutes. Sortez avec moi, Betty.

Ainsi,

Ainsi, sans recevoir d'autre défense, je me suis retirée au jardin ; & là, me jettant sur le premier siège & me couvrant le visage du tablier de Betty, la tête appuyée sur elle, & mes mains entre les siennes, j'ai donné passage à la violence de ma douleur, par mes larmes : ce qui m'a peut-être sauvé la vie ; car je me suis sentie aussi-tôt soulagée.

Je vous ai parlé tant de fois de l'impertinence de Betty, qu'il est inutile de vous fatiguer par de nouveaux exemples. Toute ma tristesse ne l'a point empêchée de prendre de grandes libertés avec moi, lorsqu'elle m'a vûe un peu remise, & assez forte pour m'enfoncer plus avant dans le jardin. J'ai été obligé de lui imposer silence par un ordre absolu. Elle s'est tenue alors derrière moi, de fort mauvaise humeur, comme j'en ai jugé par ses murmures.

Il s'est passé près d'une heure avant qu'on m'ait fait rappeler. L'ordre m'est venu par ma cousine *Dolly* * Hervey, qui s'est approchée de moi, l'œil plein de compassion & de respect ; car vous savez qu'elle m'a toujours aimée, & qu'elle se donne elle-même le nom de mon écolière. Betty nous a quittées.

V 5 On

* Dorothee,

On veut donc que je retourne au supplice, lui ai-je dit. Mais quoi, Mifs ? il semble que vous aiez pleuré. Qui seroit capable de retenir ses larmes ? m'a-t-elle répondu. Quelle en est donc l'occasion, j'ai crû que dans la famille, il n'y avoit que moi qui eût sujét de pleurer. Elle m'a dit, que le sujét n'étoit que trop juste, pour tous ceux qui m'aimoient autant qu'elle. Je l'ai ferrée entre mes bras. C'est donc pour moi, chere cousine, que votre cœur s'est attendri jusqu'aux larmes ! Il n'y-a jamais eu d'amitié perdue entre-nous. Mais dites-moi de quoi je suis menacée, & ce que m'annonce cette tendre marque de votre compassion.

„Ne faites pas connoître que vous sa-
 „chiez tout ce que je vais vous dire ; mais
 „ je ne suis pas la seule qui pleure pour vous.
 „ Ma mere a beaucoup de peine à cacher ses
 „ larmes. On n'a jamais vû, dit-elle, de
 „ malice aussi noire que celle de mon cou-
 „ sin Harlove ; il ruinera la fleur & l'orne-
 „ ment de la famille.

Comment donc, chere cousine ? Ne s'est-elle pas expliquée davantage ? Comment, ma chere ?

„Oui : elle dit que M. Solmes auroit
 „ déjà renoncé à ses prétentions, parce qu'il
 „ reconnoît que vous le haïssez & qu'il n'y
 a pas

„ a pas d'espérance; & que votre mere vou-
 „ droit qu'il y renonçât, & qu'on s'en tint
 „ à votre promesse, de ne jamais vous ma-
 „ rier sans le consentement de la famille.
 „ Ma mere est du même avis, car nous
 „ avons entendu tout ce qui s'est passé dans
 „ votre parloir, & l'on voit bien qu'il est
 „ impossible de vous engager à recevoir
 „ M. Solmes. Mon oncle Harlove paroît
 „ penser de même; ou, du-moins, ma mere
 „ dit qu'il ne paroît pas s'y opposer. Mais
 „ votre pere est inébranlable. Il s'est mis
 „ en colére à cette occasion, contre votre
 „ mere & la mienne. Là-dessus, votre
 „ frere, votre sœur & mon oncle Antonin
 „ sont venus se joindre à lui, & la scène est
 „ entièrement changée. En un mot, ma
 „ mere dit à présent qu'on a pris des enga-
 „ gemens bien forts avec M. Solmes; qu'il
 „ vous régarde comme une jeune personne
 „ accomplie; qu'il prendra patience s'il n'est
 „ point aimé; & que, comme il l'assûre lui-
 „ même, il se croira heureux, s'il peut vi-
 „ vre six mois seulement avec la qualité de
 „ votre mari: pour moi, je crois entendre
 „ son langage, & je suppose qu'il vous se-
 „ roit mourir de chagrin au septième; car
 „ je fais qu'il a le cœur dur & cruel.

Mes

Mes amis, chere cousine, peuvent abrégger mes jours comme vous le dites, par leurs cruels traitemens ; mais jamais M. Solmes n'aura ce pouvoir.

„ C'est ce que j'ignore, Miss. Autant
 „ que j'en puis juger, vous aurez bien du
 „ bonheur, si vous évitez d'être à lui. Ma
 „ mere dit qu'ils sont à présent plus d'accord
 „ que jamais, à l'exception d'elle, qui se
 „ voit forcée de déguiser ses sentimens. Vo-
 „ tre pere & votre frere, sont d'une humeur
 „ si outrageante !

Je m'arrête peu aux discours de mon frere, chere Dolly ; il n'est que mon frere : mais je dois à mon pere autant d'obéissance que de respect, si je pouvois obéir.

On sent croître sa tendresse pour ses amis, ma chere Miss Howe, lorsqu'ils prennent parti pour nous dans le malheur & l'oppression. J'ai toujours aimé ma cousine Dolly ; mais le tendre intérêt qu'elle prend à mes peines me l'a rendue dix fois plus chere. Je lui ai demandé ce qu'elle feroit à ma place ? Elle m'a répondu, sans hésiter : „ je prendrois sur le champ M. Lovelace ; je me mettrois en possession de ma terre, & l'on n'entendrait plus parler de rien. M. Lovelace, m'a t-elle dit, est un homme de
 mérite,

mérite, à qui M. Solmes n'est pas digne de rendre les plus vils offices.

Elle m'a dit aussi „qu'on avoit prié fa
„mere de me venir prendre au jardin, mais
„qu'elle s'en étoit excusée; & qu'elle étoit
„trompée, si je n'allois être jugée par toute
„l'assemblée de la famille.

Je n'avois rien à souhaiter plus ardemment. Mais on m'a dit depuis que mon pere, ni ma mere, n'avoient pas voulu se hasarder à paroître: l'un, apparemment dans la crainte de s'emporter trop; ma mere, par des considérations plus tendres.

Nous sommes rentrées pendant ce tems-là dans la maison. M^{rs} Hervey, après m'avoir accompagnée jusqu'à mon parloir, m'y a laissée seule, comme une victime dévouée à son mauvais sort. N'appercevant personne, je me suis assise; & dans mes tristes réflexions, j'ai eu la liberté de pleurer.

Tout le monde étoit dans la salle voisine. J'ai entendu un mélange confus de voix, les unes plus fortes, qui en couvroient de plus douces & plus tournées à la compassion. Je distinguois aisément que les dernières étoient celles des femmes. O ma chere! qu'il y a de dureté dans l'autre sexe! Comment des enfans du même sang deviennent-



ils si cruels l'un pour l'autre ? Est-ce dans leurs voïages, que le cœur des hommes s'endurcit ? Est-ce dans le commerce qu'ils ont ensemble ? Enfin, comment peuvent-ils perdre les tendres inclinations de l'enfance ? Cependant ma sœur est aussi dure qu'aucun d'eux. Mais peut-être n'est-elle pas une exception non-plus ; car on lui a toujours trouvé quelque chose de mâle dans l'air & dans l'esprit. Peut-être a-t-elle une ame de l'autre sexe, dans un corps du nôtre. Pour l'honneur des femmes, c'est le jugement que je veux porter à l'avenir, de toutes celles qui se formant sur les manières rudes des hommes, s'écartent de la douceur qui convient à notre sexe.

Ne soiez pas étonnée, chere amie, de me voir interrompre mon recit par des réflexions de cette nature. Si je le continuois rapidement, sans me distraire un peu par d'autres idées, il me feroit presque impossible de conserver du pouvoir sur moi-même. La chaleur du ressentiment prendroit toujours le dessus : au-lieu que se refroidissant par ce secours, elle laisse à mes esprits agités le tems de se calmer, à mesure que j'écris.

Je ne crois pas avoir été moins d'un quart d'heure, livrée, seule & sans aucun soulagement,

gement, à mes tristes méditations, avant que personne ait paru faire attention à moi. Ils étoient comme en plein débat. Ma tante a regardé la première : ha ! ma chere, a-t-elle dit, êtes-vous là ? Et retournant aussi-tôt vers les autres, elle leur a dit que j'étois rentrée.

Alors j'ai entendu le bruit diminuer ; & suivant leurs délibérations, comme je le suppose, mon oncle Antonin est venu dans mon parloir, en disant, d'une voix haute, pour donner du crédit à M. Solmes ; „ que „ je vous serve d'Introducteur, mon cher „ ami ; & le conduisant en effêt par la main : tandis que le galant personnage suivoit lourdement, mais un peu en dehors & à petits pas doublés, pour éviter de marcher sur les talons de son guide. Pardonnez, ma chere, une raillerie assez déplacée ; vous savez que tout paroît choquant dans l'objêt d'une juste averfion.

Je me suis levée. Mon oncle avoit l'air chagrin. Asseiez-vous, m'a-t-il dit, asseiez-vous : & tirant une chaise près de la mienne, il y a fait asseoir son ami, qui vouloit d'abord s'en défendre. Ensuite il s'est assis lui-même, vis-à-vis de lui, c'est-à-dire à mon autre côté.



Il a pris ma main dans les siennes : „Hé-
 „bien, ma nièce, il nous reste peu de chose
 „à dire de plus ; sur un sujet qui paroît
 „vous être si désagréable ; à moins que
 „vous n'avez profité du tems pour faire de
 „plus sages réflexions. Je veux savoir da-
 „bord ce qui en est.

Le sujet, Monsieur, ne demande point de
 réflexions. „Fort-bien, fort-bien, Made-
 „moiselle, (en quittant ma main). Me se-
 „rois-je jamais attendu à cette obstination ?

Au nom du Ciel, chere Mademoiselle !
 m'a dit affectueusement M. Solmes, en
 joignant les mains : la voix lui a manqué
 pour finir sa pensée.

Au nom du Ciel, Monsieur ? Et qu'a
 de commun, s'il vous plaît, l'intérêt du
 Ciel avec le vôtre ?

Il est demeuré en silence. Mon oncle ne
 pouvoit être que fâché ; & c'est ce qu'il
 étoit déjà auparavant. „Allons, allons,
 „s'adressant à M. Solmes, il ne faut plus
 „penser aux supplications. Vous n'avez
 „point autant d'assurance que je le vou-
 „drois, pour attendre ce que vous méritez
 „d'une femme : & se tournant vers moi,
 il a commencé à s'étendre sur tout ce qu'il
 s'étoit proposé de faire en ma faveur. C'é-
 toit pour moi, plus que pour son neveu ou
 son

son autre nièce, qu'après son retour des Indes, il avoit pris le parti du célibat: mais puisqu'une fille perverse méprisoit les avantages qu'il avoit été disposé à lui prodiguer, il étoit résolu de changer toutes ses mesures.

Je lui ai répondu, que j'étois pénétrée de reconnoissance pour ses obligeantes intentions; mais que, dans mes principes, je préférois, de sa part, des regards & des expressions tendres à toutes ses autres faveurs.

Il a jetté les yeux autour de lui, d'un air étonné. M. Solmes avoit la vûe baissée, comme un criminel qui désespère de sa grace. L'un & l'autre demeurant sans parler; j'étois fâchée, ai-je ajoûté, que ma situation m'obligeât de hazarder des vérités qui pouvoient paroître dures; mais j'avois raison de croire que si mon oncle prenoit seulement la peine de convaincre mon frere & ma sœur, qu'il étoit déterminé à changer les généreuses vûes qu'il avoit eues en ma faveur, il pourroit obtenir pour moi, de l'un & de l'autre, des sentimens que je n'espérois pas dans une autre supposition.

Mon oncle a témoigné que ce discours lui déplaisoit: mais il n'a pas eu le téms d'expliquer ses idées. Mon frere, entrant

T. II. P. II. X aussi-

aussi-tôt d'un air furieux, m'a donné plusieurs noms outrageans. Sa domination, qu'il voit si bien établie, paroît l'élever au-dessus des bienféances. Etoit-ce là, m'a-t-il dit, l'interprétation que le dépit me faisoit donner à ses soins fraternels, aux efforts qu'il faisoit, & qui lui réussissoient si mal, pour me sauver de ma ruine?

Oui, n'ai-je pas balancé à lui répondre; il est impossible autrement d'expliquer tous les traitemens que je reçois de vous: & je ne fais pas difficulté de répéter devant vous à mon oncle, comme je le dirai aussi à mon oncle Jules, lorsqu'il me sera permis de le voir, que je les prie tous deux de faire tomber leurs bien-faits sur vous & sur ma sœur, & de ne réserver pour moi que des regards & des expressions tendres, unique bien que je désire pour me croire heureuse.

Si vous les aviez vus se régarder mutuellement avec une sorte d'admiration! Mais, en présence de Solmes, pouvois-je m'expliquer avec moins de force?

Et quant à vos soins, Monsieur, ai-je continué, en parlant à mon frere, je vous assure encore qu'ils sont inutiles. Vous n'êtes que mon frere. Graces au Ciel, mon pere & ma mere sont pleins de vie; & quand j'aurois le malheur de les perdre,
vous

vous m'avez mis en droit de vous déclarer que vous seriez le dernier homme du monde à qui je voulusse abandonner le soin de mes intérêts.

„Comment, ma nièce ? a répondu mon
„oncle. Un frere unique n'est-il rien
„pour vous ? N'est-il pas comptable de
„l'honneur de sa sœur, & de celui de sa fa-
„mille ?

Mon honneur, Monsieur, est indépen-
dant de ses soins. Mon honneur n'a jamais
été en danger, avant le soin qu'il en a voulu
prendre. Pardon, Monsieur ; lorsque mon
frere saura se conduire en frere, ou du-moins
en galant homme, il pourra s'attirer de moi
plus de considération que je ne crois lui en
devoir aujourd'hui.

J'ai cru mon frere prêt à se jeter furieu-
sément sur moi. Mon oncle lui a fait honte
de sa violence ; mais il n'a pû l'empêcher de
me donner des noms fort durs, & de dire à
M. Solmes, que j'étois indigne de son at-
tention. M. Solmes a pris ma défense avec
une chaleur qui m'a surprise. Il a déclaré,
qu'il ne pouvoit supporter que je fusse traitée
sans aucun ménagement. Cependant il s'est
expliqué dans des termes si forts, & mon
frere a paru se ressentir si peu de cette cha-
leur, que j'ai commencé à le soupçonner
X 2 d'artifice.

d'artifice. Je me suis imaginé, que c'étoit une invention concertée, pour me persuader que j'avois quelque obligation à M. Solmes; & que l'entre-vüe même pouvoit n'avoir été sollicitée que dans cette espérance. Le seul soupçon d'une ruse si basse auroit suffi pour me causer autant d'indignation que de mépris; mais il s'est changé en certitude, lorsqu'il j'ai entendu mon oncle & mon frere qui s'épuisoient en complimens, non moins affectés, sur la noblesse du caractère de M. Solmes, & sur cet excès de générosité qui lui faisoit rendre le bien pour le mal. J'ai dédaigné de leur faire connoître ouvertement que je pénétois leur intention. Vous êtes heureux, Monsieur, ai-je dit à mon défenseur, de pouvoir acquérir si facilement des droits sur la reconnoissance de toute une famille; mais exceptez en néanmoins celle que votre dessein est particulièrement d'obliger. Comme ses disgraces ne viennent que de la faveur-même où vous êtes, elle ne croit pas vous avoir beaucoup d'obligation lorsque vous la défendez contre la violence d'un frere.

On m'a traitée d'incivile, d'ingrate, d'indigne créature.

Je conviens de tout, ai-je répondu. Je reçois tous les noms qui peuvent m'être donnés,

nés, & je reconnois que je les mérite. J'avoue mon indignité à l'égard de M. Solmes. Je lui crois, sur votre témoignage, des qualités extraordinaires, que je n'ai ni le tems ni la volonté d'examiner. Mais je ne puis le remercier de sa médiation, parce que je crois voir avec la dernière clarté (en regardant mon oncle) qu'il se fait ici auprès de tout le monde un mérite à mes dépens. Et me tournant vers mon frere, que ma fermeté sembloit avoir réduit au silence; je reconnois aussi, Monsieur, la surabondance de vos soins; mais je vous en décharge, aussi longtems du moins que le Ciel me conférera des Parens plus proches & plus chers; parce que vous ne m'avez pas donné sujet de penser mieux de votre prudence que de la mienne. Je suis indépendante de vous, Monsieur, quoique je ne veuille jamais l'être de mon pere. A l'égard de mes oncles, je désire ardemment leur estime & leur affection, & c'est tout ce que je désire d'eux. Je le repète, Monsieur, pour votre tranquillité & pour celle de ma sœur.

A peine avois je fini ces derniers mots, que Betty entrant d'un air empressé, & jetant sur moi un coup d'œil aussi dédaigneux que j'aurois pû l'attendre de ma sœur, a dit à mon frere, qu'on souhaitoit de lui dire



deux mots dans la chambre voisine. Il s'est approché de la porte, qui étoit demeurée entre-ouverte; & j'ai entendu cette foudroyante sentence, de la bouche de celui qui a droit à tout mon respect: mon fils, que la Rebelle soit conduite à l'instant, chez mon frere Antonin. A l'instant, dis-je. Je ne veux pas qu'elle soit ici dans une heure.

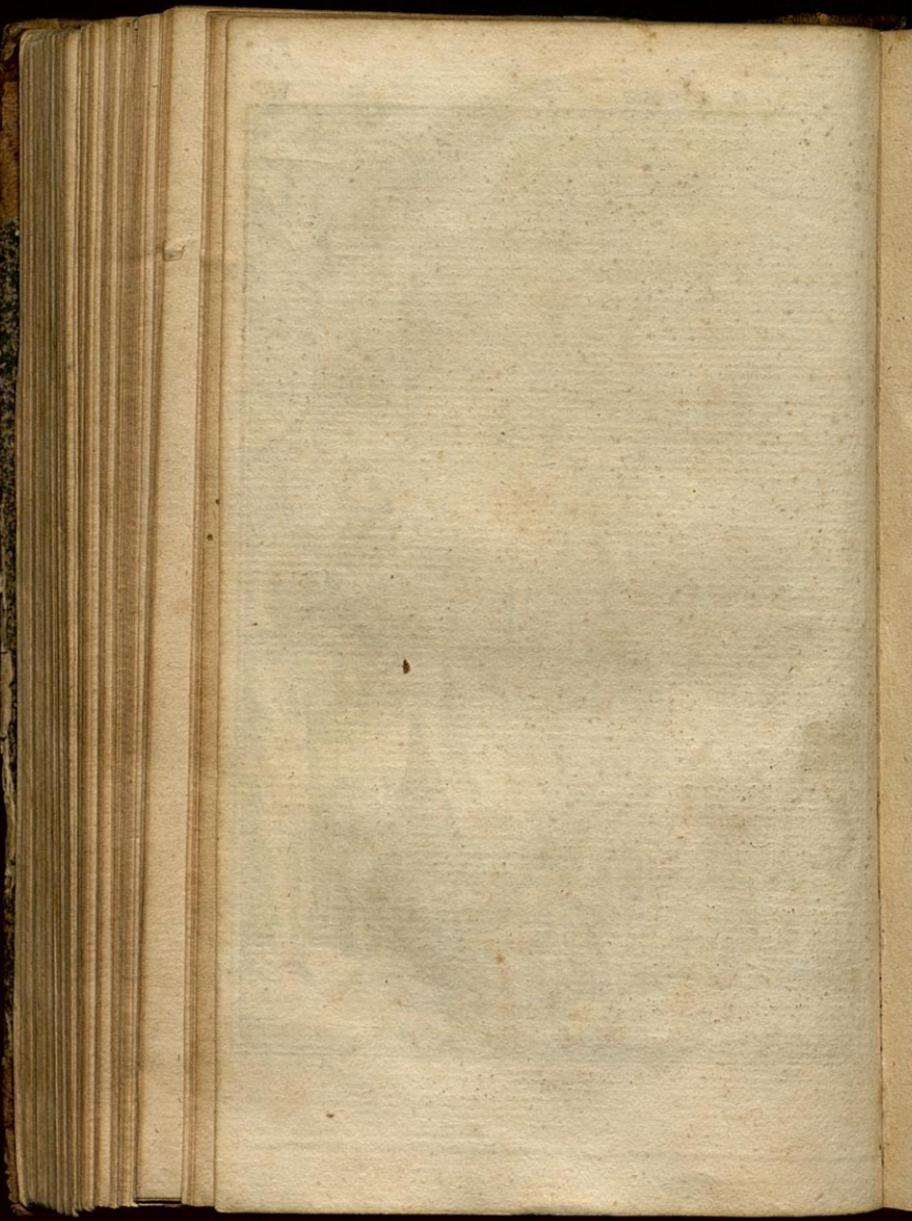
J'ai tremblé. J'ai pali, sans doûte. Je me suis sentie prête à m'évanouir. Cependant, sans considérer ce que j'allois faire, ni ce que j'avois à dire, j'ai recueilli toutes mes forces pour m'élançer vers la porte; & je l'aurois ouverte, si mon frere, qui l'avoit fermée en me voiant avancer vers lui, ne s'étoit hâté de mettre la main sur la clé. Dans l'impossibilité de l'ouvrir, je me suis jettée à genoux, les bras & les mains étendues contre la cloison: ô mon pere! mon cher pere! me suis-je écriée, recevez moi du moins à vos pieds. Permettez-moi d'y plaider ma cause. Ne rejetez pas les larmes de votre malheureuse fille!

Mon oncle a porté son mouchoir à ses yeux. M. Solmes a fait une grimace d'attendrissement, qui rendoit son visage encore plus hideux. Mais le cœur de marbre de mon frere n'a pas été touché.

Je demande grace à genoux, ai-je continué; je ne me leverai pas sans l'avoir obtenue:



S. J. Lang. sc.



tenue : je mourrai de douleur dans la posture où je suis. Que cette porte soit celle de la miséricorde. Ordonnez, Monsieur, qu'elle soit ouverte ; je vous en conjure, cette fois, cette seule fois, quand elle devoit ensuite m'être fermée pour jamais.

Quelqu'un s'est efforcé d'ouvrir de l'autre côté ; ce qui a obligé mon frere d'abandonner tout d'un coup la clé : & moi, qui continuois de pousser la porte dans la même posture, je suis tombée sur le visage, dans l'autre salle ; assez heureusement néanmoins pour ne me blesser. Tout le monde en étoit sorti, à l'exception de Betty, qui m'a aidée à me relever. J'ai jetté les yeux sur toutes les parties de la chambre ; & n'y voyant personne, je suis rentrée dans l'autre, appuyée sur Betty, & je me suis jettée sur la première chaise. Un déluge de pleurs a servi beaucoup à me soulager. Mon oncle, mon frere & M. Solmes m'ont quittée, pour aller réjoindre mes autres juges.

J'ignore ce qui s'est passé entre-eux ; mais, après m'avoir laissé quelque tems pour me remettre, mon frere est revenu, avec une contenance sombre & hautaine : votre pere & votre mere, m'a-t-il dit, vous ordonnent de vous disposer sur le champ à vous rendre chez votre oncle. N'aiez aucun embarras



pour vos commodités. Vous pouvez donner vos clés à Betty. Prenez les, Betty, si cette perverse les a sur elle, & portez les à sa mere. On prendra soin de vous envoyer tout ce qui est convenable; mais vous ne passerez pas la nuit dans cette maison.

J'ai répondu que je n'étois pas bien aise de remettre mes clés à d'autres qu'à ma mere, & même en mains propres: qu'il voioit le désordre de ma fanté; qu'un départ si brusque pouvoit me coûter la vie, & que je demandois en grace qu'il fût différé du-moins jusqu'à Mardi.

C'est, Mademoiselle, ce qui ne vous sera point accordé. Préparez vous pour ce soir, & remettez vos clés à Betty; si vous n'aimez mieux me les donner à moi-même. Je les porterai à votre mere.

Non, mon frere, non. Vous aurez la bonté de m'excuser.

Vous les donnerez. Il le faut absolument. Rebelle sur tous les points, Mademoiselle Clary? Auriez-vous quelque chose en réserve qui ne dût pas être vû de votre mere?

Non, si l'on me permet de l'accompagner. Il est parti, en me disant, qu'il alloit rendre compte de ma réponse. Bien-tôt, j'ai vû entrer Miss Dolly Hervey, qui m'a dit

dit tristement qu'elle étoit fâchée du message, mais que ma mere demandoit absolument la clé de mon cabinet & celles mes tiroirs.

Dites à ma mere, que j'obéis à ses ordres. Dites lui, que je ne fais point de conditions avec ma mere : mais que si ses recherches ne lui font rien trouver qu'elle désapprouve, je la supplie de permettre que je demeure ici quelques jours de plus. Allez, chere cousine, rendez-moi ce bon office si vous le pouvez. La tendre Dolly n'a pû retenir ses larmes. Elle a reçu mes clés. Elle a passé les bras autour de mon cou, en disant, qu'il étoit bien triste de voir pousser si loin la rigueur. J'ai remarqué que la présence de Betty ne lui permettoit pas de s'expliquer davantage. Cachez votre pitié, ma chere, n'ai-je pû m'empêcher de lui dire ; on vous en feroit un crime. Vous voiez devant qui vous êtes. L'insolente Betty a fouri dédaigneusement : une jeune Demoiselle, a-t-elle eu la hardiesse de répondre, qui en plaignoit une autre dans des affaires de cette nature, promettoit beaucoup elle-même pour l'avenir. Je l'ai traitée fort mal, & je lui ai ordonné de me délivrer de sa présence. Très-volontiers, m'a-t-elle dit avec la même au-



dace, si les ordres de ma mere ne l'obligeoient de demeurer.

J'ai reconnu ce qui l'arrêtoit, lorsqu'ayant voulu remonter à mon appartement, après le départ de ma cousine elle m'a déclaré (quoiqu'avec beaucoup de regrèt, m'a-t-elle dit) qu'elle avoit ordre de me retenir. Oh! c'est trop. Une effrontée telle que vous, ne m'empêchera point. . . . Elle s'est hâtée de tirer la sonnette, & mon frere accourant aussi-tôt, s'est rencontré sur mon passage. Il m'a forcée de retourner, en me repétant plusieurs fois qu'il n'étoit pas tems encore. Je suis rentrée; & me jettant sur une chaise, je me suis mise à pleurer amèrement.

Le recit de son indécent langage, pendant qu'il m'a servi comme de Geolier avec Betty, & ses railleries amères sur mon silence & sur mes pleurs n'ajouteroient rien d'utile à cette peinture. J'ai demandé plusieurs fois la permission de me retirer dans mon appartement. Elle m'a été refusée. La recherche, apparemment, n'étoit pas finie. Ma sœur étoit du nombre de ceux qui s'y emploioient de toutes leurs forces. Personne n'étoit capable d'y apporter plus de soin. Qu'il est heureux pour moi que leurs malignes espérances aient été trompées!

Après

Après avoir reconnu qu'ils perdoient leur peine, ils ont pris le parti de me faire essuyer une nouvelle visite de M. Solmes, introduit cette fois par ma tante Hervey, qui ne se prêtoit pas, comme je m'en suis apperçue, fort volontiers à ce ministère, & toujours accompagné néanmoins de mon oncle Antonin, pour soutenir apparemment la fermeté de ma tante.

Mais je commence à me trouver fort apesantie. Il est deux heures du matin. Je vais me jeter sur mon lit toute vêtue; pour me reconcilier un peu avec le sommeil, s'il veut s'arrêter quelques momens dans mes yeux.

* * *

Mercredi matin, à trois heures.

Il m'est impossible de dormir. Je n'ai fait que sommeiller l'espace d'une demie heure.

Ma tante m'a tenu ce discours, en m'abordant. O mon cher enfant, que de peines vous causez à toute votre famille ! Je ne reviens pas de mon étonnement.

J'en suis fâchée, Madame.

Vous en êtes fâchée, ma nièce ? Quel langage ! Quoi donc, toujours obstinée ? Mais asseions nous, ma chere. Je veux m'asseoir près de vous ; elle a pris ma main. Mon

Mon oncle a placé M. Solmes à mon autre côté. Ils'est assis lui-même vis-à-vis de moi, & le plus près qu'il a pû. Jamais place de guerre ne fut mieux investie.

Votre frere, m'a dit ma tante, est trop emporté. Son zèle pour vos intérêts le fait sortir un peu des bornes de la modération.

Je le pense aussi, m'a dit mon oncle. Mais n'en parlons plus. Nous voulons essayer quel effêt la douceur aura sur vous ; quoique vous sachiez fort-bien qu'on n'a pas attendu si tard à l'employer.

J'ai demandé à ma tante s'il étoit nécessaire que M. Solmes fût présent. Vous verrez bien-tôt, m'a-t-elle dit, qu'il n'est pas ici sans raison : mais je dois commencer par vous apprendre, que votre mere trouvant le ton de votre frere un peu trop rude, m'engage à faire l'essai d'une autre méthode, sur un esprit aussi généreux que nous avons toujours crû le vôtre.

Permettez, Madame, que je commence aussi par vous dire qu'il n'y a rien à se promettre de moi, s'il est toujours question de M. Solmes.

Elle a jetté les yeux vers mon oncle, qui s'est mordu les lèvres ; en regardant M. Solmes, qui s'est frotté le menton. Je vous demande une chose, a-t-elle repris : au-
riez-

riez-vous eu plus de complaisance, si vous aviez été traitée avec plus de douceur ?

Non, Madame ; je ne puis vous dire que j'en eusse marqué davantage en faveur de M. Solmes. Vous savez, Madame, & mon oncle ne fait pas moins, que je me fais toujours fait honneur de ma bonne foi. Le tems n'est pas éloigné, où j'étois assez heureuse pour avoir mérité quelque estime à ce titre.

Mon oncle s'est levé ; & prenant M. Solmes à l'écart, il lui a dit, d'une voix basse, que je n'ai pas laissé d'entendre : „ ne vous „ alarmez point ; elle est à vous, elle fera „ votre femme. Nous verrons qui doit l'em- „ porter, d'un pere ou d'une fille, d'un on- „ cle ou d'une nièce.. Je ne doute pas „ que nous ne touchions à la fin, & que „ cette haute phrénésie ne donne matière à „ quantité de bons mots.

Je souffrois mortellement.

„ Quoique nous ne puissions découvrir, „ a-t-il continué, d'où vient cette humeur „ opiniâtre dans une créature si douce, nous „ croions le deviner. Ami, comptez que „ cette obstination ne lui est pas naturelle : „ & je n'y prendrois pas tant d'intérêt, si je „ n'étois sûr de ce que je dis, & si je n'é- „ tois déterminé à faire beaucoup pour elle.

Je

Je ne cesserai pas de prier pour cet heureux tems, a répondu M. Solmes, d'une voix aussi intelligible : jamais je ne lui rappellerai la mémoire de ce qui me cause aujourd'hui tant de peine.

Je ne vous cacherai pas, m'a dit ma tante, qu'en livrant vos clés à votre mere, sans aucune condition, vous avez plus fait que vous ne pouviez espérer par toute autre voie. Cette soumission, & la joie qu'on a eue de ne rien trouver qui puisse causer de l'ombrage, joint à l'entremise de M. Solmes...

Ah Madame! que jamais je n'aie d'obligation à M. Solmes. Je ne pourrois le paier que par des remerciemens; à condition-même qu'il abandonnât ses prétentions. Oui, Monsieur! (en me tournant vers lui) si vous avez quelque sentiment d'humanité, si l'estime dont vous faites profession de m'honorer a quelque rapport à moi-même, je vous conjure de vous borner à mes remerciemens: je vous les promets de bonne foi; mais aiez la générosité de les mériter. „ Croiez, croiez, „ croiez-moi, Mademoiselle, a-t-il be- „ gaié plusieurs fois; il est impossible. Je „ conserverai mes espérances aussi longtems „ que vous serez fille. Aussi longtems que „ je serai soutenu par mes dignes amis, il „ faut que je persevere. Je ne dois pas „ mar-

„marquer du mépris pour eux, parce que
„vous en avez beaucoup pour moi. Un ré-
gard dédaigneux a fait mon unique répoit-
se : & m'adressant à ma tante ; de grace,
Madame, quelle faveur ma soumission m'a-
t-elle donc procurée ?

Votre mere & M. Solmes, a-t-elle re-
pris, ont obtenu que vous ne partirez point
avant Mardi, si vous promettez de partir
à lors de bonne grace.

Qu'on me laisse la liberté d'exclure les
visites qui me chagrinent, & je me rendrai
avec joie chez mon oncle.

Eh bien, m'a dit ma tante, c'est un point
qui demande encore d'être examiné. Pas-
sons à un autre, pour lequel vous ne fau-
riez trop rappeler votre attention : il vous
apprendra ce qui a fait désirer ici la présence
de M. Solmes. Oui, ma nièce, écoutez
bien, a interrompu mon oncle ; Il vous
apprendra aussi ce que c'est qu'un certain
homme, que je ne veux pas nommer. Je
vous en prie, M. Solmes, lisez nous pré-
mièrement la lettre que vous avez reçue de
votre honête ami : vous m'entendez ; la let-
tre anonime.

Volontiers, Monsieur ; & prenant son
porte-feuille, M. Solmes en a tiré une let-
tre : c'est la réponse, a-t-il dit en baissant
les

les yeux, à une lettre qu'on avoit écrite à la personne. L'adresse est à M. *Roger Solmes, Ecuyer*; elle commence ainsi: Monsieur & cher ami.... Pardon, Monsieur, lui ai-je dit, si je vous interromps, mais quelle est votre intention, je vous prie, en me lisant cette lettre?

De vous apprendre, a répondu pour lui mon oncle, quel est le méprisable personnage à qui l'on croit que votre cœur s'abandonne.

Si l'on me soupçonne, Monsieur, d'avoir disposé de mon cœur en faveur d'un autre, quelles peuvent être les espérances de M. Solmes?

Ecoutez seulement, a repris ma tante; écoutez ce que M. Solmes va lire, & ce qu'il est en état de vous apprendre.

Si M. Solmes a la bonté de déclarer qu'il n'a aucune vûe d'intérêt propre, je l'écouterai volontiers: mais s'il me laisse penser autrement, vous me permettrez, Madame, de lui dire que cette raison doit affoiblir beaucoup dans mon esprit ce qu'il veut me lire ou m'apprendre.

Ecoutez-le seulement, a répété ma tante.

Quoi? Vous ne sauriez l'écouter? m'a dit mon oncle: vous êtes si vive à prendre parti, pour....

Pour

Pour tous ceux, Monsieur, qui sont accusés par des lettres anonimes, & par des motifs d'intérêt.

M. Solmes a commencé sa lecture. La lettre paroissoit contenir une multitude d'accusations contre le pauvre criminel : mais j'ai interrompu cette inutile rapsodie. Ce n'est pas ma faute, ai-je dit, si celui qu'on accuse ne m'est pas aussi indifférent qu'un homme que je n'aurois jamais vû. Je n'explique point quels sont mes sentimens pour lui ; mais s'ils étoient tels qu'on les suppose, il faudroit les attribuer aux étranges méthodes par lesquelles on a voulu les prévenir. Qu'on accepte l'offre que je fais de me réduire au célibat ; il ne me fera jamais rien de plus que M. Solmes.

Mon oncle est revenu à prier M. Solmes de lire, & à me presser de l'écouter. Que servira sa lecture ? ai-je dit. Peut-il désavouer qu'il n'ait des vûes ? & d'ailleurs, que m'apprendra-t-il de pire que ce que je n'ai pas cessé d'entendre depuis plusieurs mois ? Oui, m'a dit mon oncle ; mais il est en état de vous en fournir les preuves. C'est donc sans preuves, ai-je répliqué, qu'on a décrié jusqu'à présent le caractère de M. Lovelace ? Je vous prie, Monsieur, de

T. II. P. II.

Y

ne



ne me pas donner trop bonne opinion de lui ; vous m'exposez à la prendre, lorsque je vois tant d'ardeur à le faire paroître coupable, dans un adversaire qui ne se propose point assurément sa réformation, & qui ne pense ici qu'à se rendre service à lui-même.

Je vois clairement, m'a dit mon oncle, votre prévention, votre folle prévention, en faveur d'un homme qui n'a aucun principe de morale. Ma tante s'est hâtée d'ajouter que je ne vérifiois que trop toutes leurs craintes, & qu'il étoit surprenant qu'une jeune personne d'honneur & de vertu, eût pris tant d'estime pour un homme du caractère le plus opposé.

J'ai repris avec le même empressement : très-chère Madame, ne tirez point une conclusion si précipitée contre moi. Je crois M. Lovelace fort éloigné du point de vertu dont la religion lui fait un devoir ; mais si chacun avoit le malheur d'être observé dans toutes les circonstances de sa vie, par des personnes intéressées à le trouver coupable, je ne fais de qui la réputation seroit à couvert. J'aime un caractère vertueux, dans les hommes comme dans les femmes. Je le crois d'une égale nécessité dans les deux sexes ; & si j'avois la liberté de disposer de moi,

moi, je le préférerois à la qualité de Roi, qui ne seroit point accompagnée d'un si précieux avantage...

A quoi tient-il donc, a interrompû mon oncle...

Permettez - moi, Monsieur, mais j'ose dire qu'une infinité de gens, qui évitent la censure, n'en ont pas plus de droit aux applaudissemens. J'observerai de plus que M. Solmes - même peut n'être pas absolument sans défauts. Le bruit de ses vertus n'est jamais venu jusqu'à moi. J'ai entendu parler de quelques vices. . . . Pardon, Monsieur; vous êtes présent . . . l'endroit de l'Écriture, où il est parlé de *jetter la première pierre*, offre une excellente leçon.

Il a baillé la vûe, mais sans prononcer un seul mot.

M. Lovelace, ai-je continué, peut avoir des vices que vous n'avez pas. Peut-être en avez-vous d'autres, dont il est exempt. Mon dessein n'est pas de le défendre ni de vous accuser. Il n'y a point de mal ni de bien sans mélange. M. Lovelace, par exemple, passe pour un homme implacable, & qui hait mes amis; je ne l'en estime pas davantage. Mais qu'il me soit permis de dire qu'ils ne le haïssent pas moins. M. Solmes n'est pas non plus sans antipathies; il en a



même de très-fortes. Parlerai-je de celle qu'il a pour ses propres parens ? Je ne puis croire que ce soit leur faute, puisqu'ils vivent très-bien avec le reste de leur famille. Cependant ils peuvent avoir d'autres vices ; je ne dirai pas plus odieux, car c'est ce qui me semble impossible. Pardon encore une fois, Monsieur. Mais que peut-on penser d'un homme qui déteste son propre sang ?

Vous n'êtes pas informée, Mademoiselle. Vous ne l'êtes pas, ma nièce ; vous ne l'êtes pas, Clary ; tous trois m'ont fait la même réponse ensemble.

Il se peut que je ne le sois pas. Je ne désire pas de l'être mieux, parce que je n'y prends aucun intérêt. Mais le public vous accuse, Monsieur ; & si le public est injuste à l'égard de l'un, ne le peut-il pas être à l'égard de l'autre ? C'est tout ce que j'en veux conclure. J'ajoute seulement que la plus grande marque du défaut de mérite, est de chercher à ruiner le caractère d'autrui pour établir le sien.

Il me seroit difficile de vous représenter l'air de confusion qui s'est répandu dans toute sa figure. Je l'ai cru prêt à pleurer. Tous ses traits étoient déplacés par la violence de ses contorsions, & sa bouche ni son nez ne me paroissent plus au milieu de son visage.

S'il

S'il avoit été capable de quelque pitié pour moi, il est certain que j'aurois essayé d'en avoir pour lui.

Ils sont demeurés tous trois à se régarder en silence. J'ai crû remarquer dans les yeux de ma tante, qu'elle n'auroit pas été fâchée de pouvoir faire connoître qu'elle approuvoit tout ce que j'avois dit ; & lorsqu'elle recommencé à parler, elle ne m'a blâmée que foiblement de ne vouloir pas entendre M. Solmes. Pour lui, il n'a plus marqué la même ardeur pour se faire écouter. Mon oncle a dit, qu'il étoit impossible de me faire entendre raison. Enfin, je les aurois réduits tous deux au silence, si mon frere n'étoit revenu à leur secours.

Il est entré, les yeux étincellans de colère, & dans son transport il a tenu un étrange langage : „je m'apperçois qu'avec son „babil cette *causeuse* vous a rendus muets. „Mais tenez ferme, M. Solmes. J'ai en- „tendu jusqu'au moindre mot ; & je ne vois „point d'autre méthode pour vous mettre de „pair avec elle, que de lui faire sentir votre „pouvoir lorsque vous serez son maître, „comme elle vous fait essuier aujourd'hui „son insolence.



Fi, mon neveu, lui a dit ma tante. Un frere, peut-il être capable de cet excès à l'égard d'une sœur!

Il lui a reproché, pour sa défense, d'encourager elle-même une rebelle : „Oui, „Madame, vous favorisez trop l'arrogance „de son sexe. Autrement, elle n'auroit „pas osé fermer la bouche à son oncle par „d'indignes réflexions; ni refuser d'écouter „un ami, qui veut l'avertir du danger auquel „son honneur est exposé de la part d'un li- „bertin, dont elle a fait entendre ouverte- „ment qu'elle veut réclamer la protection „contre sa famille.

J'ai fermé la bouche à mon oncle par d'indignes réflexions! Comment osez-vous me faire ce reproche? lui ai-je demandé avec un vif ressentiment. Quelle horrible explication! qui ne peut tomber dans l'esprit qu'à vous.

Ma tante a pleuré, du chagrin de se voir traitée avec tant de violence. Mon neveu, lui a-t-elle dit, si c'est à ces remerciemens que je dois m'attendre, j'ai fini. Votre pere ne prendroit pas ce ton avec moi. Je dirai, n'en doutez pas, que le discours que vous avez tenu est indigne d'un frere.

Pas plus indigne, ai-je repris, que tout le reste de sa conduite. Je vois, par cet exem-

exemple, comment il a réussi à faire entrer tout le monde dans ses mesures. Si j'avois la moindre crainte de tomber au pouvoir de M. Solmes, cette scène auroit pu me toucher. Vous voyez, Monsieur, en parlant à Solmes, quels moiens on croit devoir employer pour vous conduire à vos généreuses fins. Vous voyez comment mon frere me fait sa cour pour vous.

Ah ! Mademoiselle, je défavoue la violence de M. Harlove. Je ne vous rappellerai jamais.....

Soyez tranquille, Monsieur; je prendrai soin que jamais vous n'en aiez l'occasion.

Vous êtes trop passionnée, Clary, m'a dit mon oncle; mais vous, mon neveu, je vous trouve aussi blâmable que votre Sœur.

Bella est entrée au même moment. Vous n'avez pas tenu votre promesse, a-t-elle dit à mon frere. On vous blâme de l'autre côté comme ici. Si la générosité & l'attachement de M. Solmes étoient moins connus, ce qui vous est échappé seroit inexcusable. Mon pere vous demande; & vous aussi, ma tante; & vous mon oncle; & M. Solmes avec vous, s'il lui plaît.

Ils sont passés tous quatre dans l'appartement voisin. Je suis demeurée en silence, pour attendre de ma sœur l'explication de

cette nouvelle scène. Elle ne s'est pas plutôt vûe seule avec moi, qu'avançant son visage presque sur le mien, elle m'a dit, du ton le plus outrageant, quoiqu'assez bas : perverse créature que tu es ! que de peines tu causes à toute la famille ! Je lui ai répondu, avec beaucoup de modération, qu'elle & mon frere s'en causoient de volontaires, parce que rien ne les obligeoit l'un & l'autre à se mêler de mes intérêts. Elle a continué ses injures, mais toujours d'une voix basse, comme dans la crainte d'être entendue. J'ai jugé que pour me délivrer d'elle, il étoit à propos de lui faire lever un peu le ton ; ce qui est toujours facile avec un esprit passionné. En effêt, elle s'est emportée sans ménagement. Aussi-tôt Miss Dolly Hervey est venue lui dire qu'on la demandoit de l'autre côté. Ce prémier ordre n'a pas suffi. Elle recommençoit à suivre le mouvement de sa colère, que j'animois exprès par des réponses froides, mais assez picquantes, lorsque Miss Dolly est revenue lui déclarer qu'on la demandoit absolument. Hélas ! chere cousine, ai-je dit, à cette chere Miss, on ne pense guères à m'accorder la même faveur. Elle ne m'a répondu qu'en branlant la tête, sans pouvoir retenir ses larmes. Une marque si simple de tendresse & de
com-

compassion n'a pas laissé de lui attirer quelques injures de Bella.

Cependant, je m'imagine que cette furieuse sœur a reçu aussi quelques reproches de ma mere ou de mes oncles, & j'en ai jugé par la réponse : j'avois des expressions si picquantes, a-t-elle dit de moi, qu'il étoit impossible de garder ses résolutions.

On m'a laissé peu de tems pour respirer. M. Solmes est revenu seul, avec une abondance de grimaces & de complimens. Il venoit prendre congé de moi. Mais il avoit été trop bien instruit & trop adroitement encouragé, pour me donner l'espérance du moindre changement. Il m'a suppliée de ne pas faire tomber, sur lui, la haine des rigueurs dont il avoit été le triste témoin. Il m'a demandé ce qu'il a crû devoir nommer ma compassion.

Le résultat, m'a-t-il dit, étoit que dans son malheur on lui donnoit encore des espérances ; & quoique rebutté, dédaigné, par l'objét de ses adorations, il étoit résolu de perseverer aussi longtems qu'il me verroit fille, sans regréter des services, les plus longs & les plus pénibles dont il y ait eu d'exemple.

Je lui ai représenté, avec beaucoup de force, sur quoi il devoit compter. Il m'a

répondu qu'il n'en étoit pas moins déterminé à la persévérance ; & que tandis que je ne serois pas à quelque autre homme, il devoit espérer. Quoi? lui ai-je dit; de l'espoir, de la persévérance, lorsque je vous déclare, comme je le fais à ce moment, que mes affections sont engagées..... quelque usage que mon frere puisse faire de cet aveu...

„Il connoissoit mes principes. Il les
„adoroit. Il se rendoit témoignage qu'il
„pouvoit me rendre heureuse, & il n'étoit
„pas moins sûr que je voudrois l'être.

Je l'ai assuré que le parti de me conduire chez mon oncle répondroit mal à ses vûes : que si l'on me faisoit cette violence, je ne le verrois de ma vie ; je ne recevrois aucune de ses lettres ; je n'écouterois pas un mot en sa faveur, dans quelques mains qu'il pût remettre ses intérêts.

„Il en étoit desespéré. Il seroit le plus
„misérable des hommes, si je persiftois dans
„cette résolution. Mais il ne doûtoit pas,
„que mon pere & mes oncles ne pussent
„m'inspirer des sentimens plus favorables.

Jamais, jamais, Monsieur ; voilà dequoi vous devez être sûr.

„L'objét étoit digne de sa patience, & de
„tous les efforts qu'il étoit résolu de tenter.

A mes

A mes dépens, Monsieur ! au prix de tout mon bonheur !

„ Il espéroit de me voir engagée quelque jour à penser autrement. Sa fortune, beaucoup plus considérable encore qu'on ne se l'imaginait, sa passion, qui surpassoit tout ce qu'on a jamais senti pour une femme.....

Je l'ai arrêté, & le priant d'entretenir de ses richesses ceux qui pouvoient l'estimer à ce titre, je lui ai demandé, sur le second point, ce que devoit penser de son amour une jeune personne qui avoit pour lui *plus d'aversion qu'on n'en a jamais senti pour un homme*, & s'il y avoit quelque argument auquel cette déclaration ne répondit pas d'avance ?

„ Ma très-chère Demoiselle, en be- gaïant & se jettant à genoux, que puis-je dire ! Vous me voyez à vos pieds. Ne me traitez pas avec ce mépris.

Il est vrai qu'il offroit l'image d'une profonde douleur, mais sous les traits les plus difformes & les plus odieux. Cependant je ne le voyois pas sans regret dans cette humiliation. Je lui ai dit : il m'est arrivé aussi, Monsieur, de fléchir inutilement les genoux, & plus d'une fois, pour toucher des cœurs insensibles. Je les fléchirai en-
core,

core, & même devant vous, s'il y a tant de mérite à les fléchir ; pourvû que vous ne vous rendiez pas l'instrument d'un frere cruel, pour mettre le comble à ses persécutions.

„Si les services de toute ma vie, si des respects, qui seront portés jusqu'à l'adoration... hélas ! Mademoiselle, vous qui accusez les autres de cruauté, ne voulez-vous pas que *la miséricorde* soit une de vos vertus ?

Dois-je être cruelle à moi-même, pour vous marquer ce que vous appelez de la *miséricorde* ? Prenez mon bien, Monsieur ; j'y consens, puisque vous êtes ici dans une si haute faveur. Ne prétendez pas à moi ; je vous abandonne tout le reste. D'ailleurs, *la miséricorde* que vous demandez pour vous, vous feriez fort bien de l'avoir pour autrui.

„Si vous parlez de mes parens, Mademoiselle, tout indignes qu'ils sont de mon attention, ordonnez, & vos volontés feront des loix en leur faveur.

Moi ? Monsieur ; que j'entreprenne de vous donner des entrailles, lorsque vous faites trop voir que la nature vous en a refusé ? ou que j'achète de vous le bonheur de vos parens, par la perte du mien ? La *miséricorde* que je vous demande, c'est pour moi-même.

même. Puisque vous avez quelque pouvoir sur mes proches, soiez assez généreux pour l'emploier en ma faveur. Dites-leur que vous commencez à vous appercevoir que mon aversion est invincible pour vous. Dites-leur, si vous êtes un homme sage, que votre propre bonheur vous est trop cher, pour le mettre au hazard contre une antipathie si déclarée. Dites-leur, si vous voulez, que je suis indigne de vos offres; & que pour votre intérêt, comme pour le mien, vous n'êtes plus disposé à solliciter une main qu'on s'obstine à vous refuser.

J'en courrai tous les risques, m'a répondu l'effroiable monstre, en se levant avec un visage pâle, apparemment de rage, lançant des flammes de ses yeux creux, & se mordant la levre de dessous, pour me faire connoître qu'il pouvoit être homme. Votre haine, Mademoiselle, ne fera pas une raison qui puisse m'arrêter; & je ne doute point que dans peu de jours je n'aie le pouvoir. . . .

Que vous n'aiez le pouvoir, Monsieur. . . .

Il s'en est tiré assez heureusement . . . de vous montrer plus de générosité que vous n'en avez eu pour moi, quoique tout le monde vante la noblesse de votre cœur. Sa
phiso-

physionomie convenoit à sa colére. Elle paroît formée pour exprimer cette violente passion.

Au même instant, mon frere est entré. Ma sœur, ma sœur, m'a-t-il dit en grinçant les dents, achevez le rolle heroïque que vous avez entrepris. Il vous sied à merveilles. Comptez néanmoins qu'il durera peu. Nous verrons si vous accuserez les autres de tyrannie, après avoir exercé la vôtre avec tant d'insolence. Mais laissez-la, laissez-la, M. Solmes; son regne est court. Vous la verrez bien-tôt assez humble & assez mortifiée. La petite folle apprivoisée sentira les reproches de sa conscience, & vous demandera grace alors; trop heureuse de pouvoir l'obtenir.

Ce frere barbare auroit continué plus long-tems ses insultes, si Chorey n'étoit venue le rappeler par l'ordre de mon pere. Dans la douleur & l'effroi d'être traitée si brutalement, je passois d'une chaise sur une autre, avec toutes les marques d'une violente agitation. M. Solmes a tenté de s'excuser, en m'assurant qu'il étoit fort affligé de l'emportement de mon frere. Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, ou vous m'allez voir tomber sans connoissance. En effet, je me suis crue prête à m'évanouir.

Il

Il s'est recommandé à ma faveur, avec un air d'assurance qui m'a paru augmenter par l'abbatement où il me voioit. Il a profité même de ma situation, pour se faisir d'une de mes mains tremblantes, que toute ma résistance n'a pû l'empêcher de porter à son odieuse bouche. Je me suis éloignée de lui avec indignation. Il est sorti en redoublant ses grimaces, & ses révérences; fort content de lui-même, autant que j'en ai pû juger, & jouissant de ma confusion. Je l'ai encore devant les yeux. Il me semble que je le vois, se retirant lourdement en arrière, se courbant à chaque pas, jusqu'à ce que la porte, qui étoit ouverte, & contre le bord de laquelle il a donné en reculant, l'a fait souvenir heureusement de me tourner le dos.

Aussi-tôt que je me suis trouvée seule, Betty est venue m'apprendre qu'on m'accordoit enfin la permission de remonter à ma chambre. Elle avoit ordre, m'a-t-elle dit, de m'exhorter à faire des réflexions sérieuses, parce que le tems étoit court; quoiqu'elle m'ait fait entendre qu'on pourroit m'accorder jusqu'à Samedi.

Dans la liberté que je lui laisse de parler, elle m'a raconté, que mon frere & ma sœur ont été blâmés de s'être trop emportés avec moi;

moi ; mais qu'après avoir recueilli toutes les circonstances , sur leur récit & sur celui de mon oncle , on s'est déterminé plus que jamais en faveur de M. Solmes. Il prétend lui-même que sa passion est plus vive pour moi qu'elle n'a jamais été , & que loin d'être rebuté par mes discours , il a trouvé des charmes à m'entendre. On ne l'entend parler qu'avec extase , de la bonne grace & de l'air de dignité avec lequel je ferai les honneurs de la maison. Betty me fait d'autres peintures aussi flateuses , sans que je puisse juger si elles sont d'elle ou de lui. La conclusion , dit-elle avec son insolence ordinaire , est de me soumettre de bonne grace ; ou , ce qu'elle me conseille encore plus , de faire mes conditions moi-même avec lui. Si je manque l'occasion , elle peut me répondre qu'à la place de M. Solmes elle n'en feroit pas disposée à me mieux traiter : & quelle femme au monde , m'a répété plusieurs fois cette effrontée créature , aimera mieux *admirer* un jeune libertin , que d'être admirée elle-même par un homme sage , & d'un caractère à l'être toujours ?

Elle ajoute , qu'il faut que mon bonheur ou mon adresse aient été surprenans , pour avoir trouvé le moien de cacher mes papiers. Je dois bien m'imaginer , dit-elle ,
qu'elle

qu'elle n'ignore pas que j'ai sans cesse la plume à la main : & comme j'apporte tous mes soins à lui en dérober la connoissance, elle n'est pas obligée de me garder le secrèt. Cependant elle n'aime point à nuire : elle est portée au contraire à rendre service, & l'art de concilier a toujours été son talent. Si elle me vouloit autant de mal que je me le figure, peut-être, ne serois-je plus chez mon pere : ce qu'elle ne dit pas néanmoins pour se faire un mérite auprès de moi ; car au fond, il seroit de mon avantage que l'affaire fût promptement terminée : elle y trouveroit du-moins le sien, elle & tout le monde ; celà est certain. Pour finir là-dessus, vient-elle de me dire encore, elle pouvoit me donner un avis : quoique mon départ ne soit pas éloigné, on pensoit à m'ôter ma plume & mon encre ; & lorsque j'aurois perdu cet amusement, on verroit quel emploi un esprit aussi actif que le mien pouvoit faire de son tems.

Ce discours, qu'elle a peut-être lâché au hazard, fait tant d'impression sur moi, que je vais commencer sur le champ à cacher en différens lieux, des plumes, de l'encre & du papier. J'en mettrai même une provision dans quelque cabinet du jardin, si j'y trouve un endroit sûr. Au pis-



aller, j'ai quelques craions, qui me servent à dessiner; & mes patrons me tiendront lieu de papier, s'il ne m'en reste pas d'autre.

J'admire effectivement le bonheur que j'ai eu de me défaire de mes écrits. On a fait une recherche des plus exactes: je m'en apperçois au désordre que je trouve dans tous mes tiroirs. Vous savez que j'aime la méthode, & que l'étendant jusqu'aux bagatelles, je retrouverois, les yeux fermés, un bout de dentelle ou de ruban. J'ai remarqué la même confusion dans mes livres, qu'ils ont étrangement déplacés, en regardant par derrière, ou peut-être en les ouvrant. Mes habits n'ont pas été plus ménagés, & je vois que rien ne leur est échappé. C'est aux soins de votre amitié que j'ai l'obligation de l'inutilité de leur peine.

Ma main s'arrête, de fatigue & de pesanteur; mais le terme *d'obligation* me ramène, pour vous dire, que je suis, à toutes sortes de titres, Votre très-*obligée* & très-fidelle amie,

CLARISSE HARLOVE.



LET.